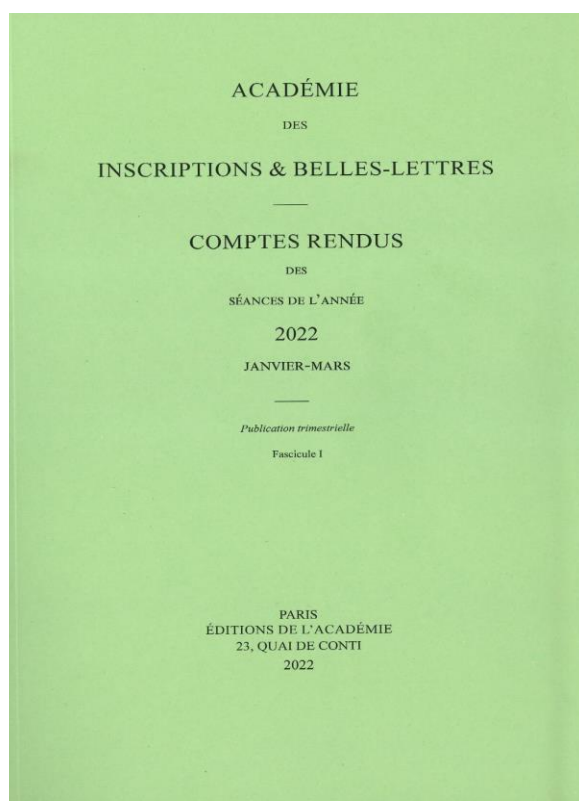


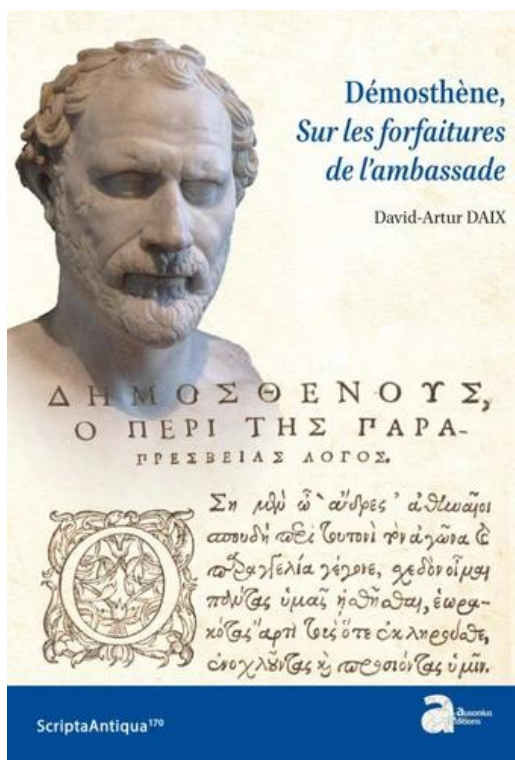
Le Secrétaire perpétuel.



*Comptes Rendus des Séances de l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres*, (2022/I, janvier-mars 2022, 2024).

La livraison 2022/1 des *Comptes rendus* rassemble les textes de 16 exposés donnés lors des séances de l'Académie des mois de janvier-mars, dont 5 communications dues respectivement à M. Jean-Pierre Mahé, membre et alors Secrétaire perpétuel par intérim de l'Académie (« Conversion de la Géorgie : chronique et roman historique »), M. Pierre-Sylvain Filliozat, membre de l'AIBL (« La Société asiatique autour de l'indianiste Louis Renou »), M<sup>me</sup> Claire-Akiko Brisset, correspondant de l'Académie (« Autour des paravents japonais : objet multifonctionnel, espace oblique et support décoratif »), M<sup>me</sup> Corinne Bonnet, correspondant de l'Académie et M<sup>me</sup> Gabriella Pironti (« Athéna Obrimopatè

“Au père puissant” : les dieux d'Homère au prisme de la parenté ») et M<sup>me</sup> Catherine Virlouvét, correspondant de l'Académie (« Le complexe portuaire d'Ostie-Portus au cœur de l'approvisionnement de l'*Urbs* »). Des notes d'information sont dues à nos membres : M<sup>me</sup> Françoise Briquel Chatonnet, membre de l'AIBL, et alii (« Une stèle funéraire en langue syriaque, découverte à Najrān Arabie sa'ūdite »), et M. Jean-Noël Robert, membre de l'Académie et Arthur Defrance (« Le projet de digitalisation du *Hôbôgirin* »). Cette livraison rassemble en outre les 24 recensions critiques des ouvrages déposés en hommage sur le bureau de la Compagnie durant ce trimestre. On y trouvera également les discours prononcés par le Président sortant de l'année 2021, M. Yves-Marie Bercé et celle due à son successeur M. Henri Lavagne, Président pour 2022 ainsi que les allocutions de décès prononcées par le Vice-Président, le regretté M. Olivier Picard pour M. Philippe Contamine, membre de l'Académie et pour M. Josef Van Ess, correspondant étranger de l'Académie ainsi que le rapport de la commission du concours des Antiquités de la France et le rapport de la commission du prix du baron Gobert, par M<sup>me</sup> Nicole Bériou, membre de l'Académie.



M. David-Artur Daix, *Démosthène, Sur les forfaitures de l'ambassade* (Bordeaux, Ausonius Éditions, *Scripta antiqua*, 170, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, l'ouvrage de David-Artur Daix, *Démosthène, Sur les forfaitures de l'ambassade*, Bordeaux, Ausonius Éditions (collection « *Scripta antiqua* », 170), 2023, 2 volumes, 1008 pages.

David-Artur Daix enseigne la littérature grecque archaïque et classique au Département des sciences de l'Antiquité de l'École normale supérieure, et il s'est fait connaître comme spécialiste de Démosthène par une traduction commentée des *Contre Aphobos* et de la *Midienne* (ouvrage à quatre mains, avec Matthieu Fernandez, paru en 2017 aux éditions Les

Belles Lettres). Le livre qu'il donne à présent, consacré au discours *Sur les forfaitures de l'ambassade*, offre une version révisée de son mémoire d'habilitation à diriger des recherches, soutenu en 2021 sous la garantie de Sophie Gotteland : c'est un « travail monumental », justement salué par notre consœur Monique TRÉDÉ, qui signe la préface (p. 7).

L'introduction (p. 11-222), appuyée sur une immense bibliographie et sur une large connaissance de l'œuvre de Démosthène, propose une approche historique et rhétorique du discours. D.-A. Daix retrace le contexte de l'affrontement entre la Grèce et la Macédoine, puis analyse en détail les négociations menées par Athènes avec Philippe II, les ambassades successives auprès du roi, les désaccords entre les ambassadeurs, les comptes rendus biaisés devant l'assemblée du peuple, les lenteurs plus ou moins volontaires, cependant que l'armée macédonienne étendait ses possessions *de facto* sur le terrain, la paix enfin ratifiée, en 346 av. J.-C., et aussitôt dénoncée, Démosthène allant jusqu'à se désolidariser de ses collègues et à citer Eschine en justice, en l'accusant de forfaiture. Le marathon judiciaire devait durer jusqu'en 343. D.-A. Daix ne se fait aucune illusion sur la bonne foi des uns et des autres et renvoie les plaideurs dos à dos, tant « il est difficile de démêler le vrai du faux » (p. 65). Eschine est « un personnage vaniteux et fanfaron, parfois jusqu'à la maladresse, mais probablement pas traître à sa cité » (p. 66), tandis que Démosthène, quoique sincère dans ses positions, « est un politicien qui ne recule devant rien pour parvenir à ses fins et dont la cause, qu'il pare de nobles attrait, ne doit pas faire oublier l'impitoyable habileté » (p. 68).

Démosthène perdit son procès, ne réussissant pas à faire condamner Eschine, mais son plaidoyer *Sur les forfaitures de l'ambassade* reste comme un chef d'œuvre, et D.-A. Daix en donne une analyse rhétorique éclairante. La composition est étudiée de près, sujet très difficile,

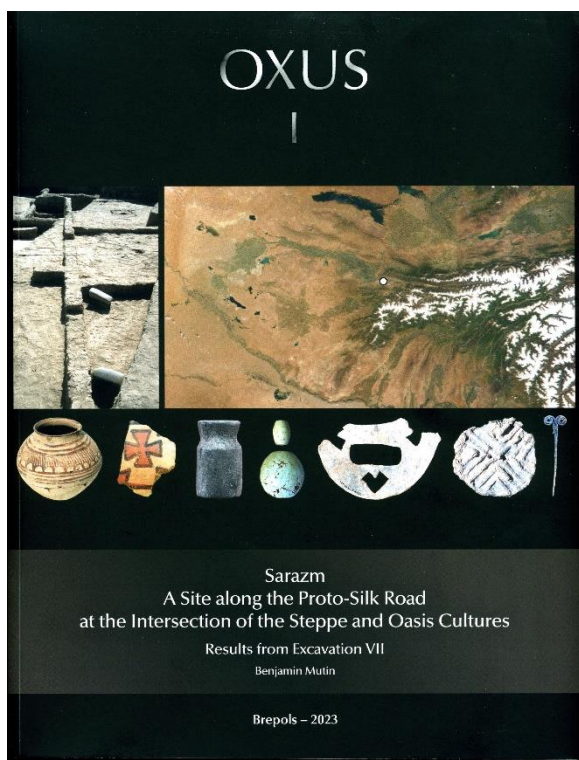
car le plan n'est pas régulier ; mais « le désordre n'est qu'apparent » (p. 109) ; une des clés est la reprise annulaire. Autre question, la différence entre discours prononcé et discours publié et l'étendue des éventuels remaniements font l'objet d'une intéressante investigation. L'auditoire et ses réactions sont pris en compte. Des relevés stylistiques détaillés débouchent sur un classement des figures et des procédés d'argumentation. Démosthène « ne raisonne jamais seulement à l'échelle d'une phrase, si complexe et riche soit-elle, mais [...] il prépare déjà la suite » (p. 169). Marquée par les répétitions, les questions, les réponses aux objections, son éloquence est une éloquence de combat.

Étant donné l'existence de deux éditions critiques récentes (par D. M. MacDowell et par M. R. Dilts), D.-A. Daix a pris la décision raisonnable de ne pas reprendre l'établissement du texte sur nouveaux frais et de préférer une révision attentive et scrupuleuse. Il a vérifié les leçons des meilleurs manuscrits (SAFY) et rédigé un appareil critique signalant les variantes les plus importantes. Prêtant une attention particulière à la ponctuation et aux *orthographica*, il propose sur ces sujets des réflexions méthodologiques qui pourront être utiles à d'autres éditeurs (toutefois, en ce qui concerne la présentation typographique, le recours aux accolades, au lieu des traditionnels crochets droits, paraît plus discutable). Aux § 204 et 231, il propose des conjectures personnelle sur des *loci* très discutés, et, au total, il imprime un texte sûr et équilibré.

La traduction est un des points forts du travail ; elle marie l'exactitude et l'élégance. D.-A. Daix n'a pu connaître la nouvelle traduction des discours de Démosthène dirigée par Pierre Chiron, qui a paru en même temps que son propre livre (et dont il a été fait hommage à notre compagnie dans la séance du 29 septembre 2023). Son travail est ainsi un apport aussi original que réussi.

Pour le commentaire, l'auteur a mis au point sa propre méthode, en choisissant de s'adresser à la fois aux hellénistes de profession et aux lecteurs moins aguerris ou moins spécialisés (par exemple des chercheurs en rhétorique ou en histoire ancienne qui n'auraient pas une maîtrise totale de la langue grecque). Cette double destination était un pari, adapté à notre temps, et le résultat donne satisfaction. Sur près d'un demi-millier de pages (p. 337-809), ce commentaire rend compte de chaque détail, dans une perspective plus philologique qu'historique, avec une loyauté et une pertinence constantes, et soupèse les interprétations possibles, tout en fournissant des explications grammaticales concernant les principaux faits de langue. Qui lira l'ensemble bénéficiera d'un véritable cours de prose grecque : cours continué dans les annexes (p. 811-894), qui portent principalement sur des problèmes de syntaxe.

Il ne sera plus possible d'étudier le discours *Sur les forfaitures de l'ambassade* sans se reporter à cette somme, qui a du style et offre une vision renouvelée du discours. »



Benjamin Mutin, *Sarazm. A Site along the Proto-Silk-Road at the Intersection of the Steppe and Oasis Cultures. Results from Excavation VII* (Turnhout, Brepols, *Oxus*, I, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie de la part de son auteur, M. Benjamin Mutin, professeur d'Archéologie orientale à Sorbonne-Université, *Sarazm. A Site along the Proto-Silk-Road at the Intersection of the Steppe and Oasis Cultures. Results from Excavation VII*, (*Oxus*, vol. I), Turnhout, Brepols, 2023. ISBN: 978-2-503-60294-3. 256 pages, abondantes illustrations en couleur.

Sarazm (env. 3500-2500 av. J.-C.) est un célèbre site archéologique de la vallée de Zeravshan, au Tadjikistan, connu pour être à la croisée des cultures du Chalcolithique supérieur et du début de l'âge du bronze d'Asie centrale du plateau iranien, de l'Asie du Sud et de la steppe. Ce site, aujourd'hui inscrit sur la liste du patrimoine mondial de l'UNESCO, a été découvert en 1976 et fouillé depuis 1977. Entre 1984 et 1994, Henri-Paul Francfort puis Roland Besenval ont dirigé sur ce site les travaux de terrain d'un grand chantier, la Fouille n° VII, dans le cadre d'un programme tadjiko-français (Institut d'Histoire, d'Archéologie et d'Ethnologie de l'Académie des Sciences du Tadjikistan et URA n°10 du CNRS). Cette fouille a révélé l'un des ensembles archéologiques d'habitat les mieux documentés du site. L'architecture et les riches assemblages de matériel associé reflètent la nature multiculturelle de Sarazm, son évolution chronologique et nombre des activités qui s'y sont déroulées. Les résultats de ces fouilles n'avaient encore jamais été présentés dans leur intégralité. Roland Besenval†, avant de disparaître, avait confié la publication de l'ensemble des archives à Benjamin Mutin. Celui-ci, avec l'aide d'une bourse de la fondation Shelby White et Raymond Levy ainsi que celle, inestimable, de Rauf Razzokov (Département d'Archéologie Margulan de l'Institut d'Histoire, Archéologie et Ethnologie du Tadjikistan), a su mener à bien cette tâche dans de brefs délais.

Le volume propose dès l'introduction une présentation actualisée de Sarazm. Il donne une description et une analyse complètes de toutes les données disponibles, les replaçant dans l'histoire générale du site lui-même, ainsi que dans le vaste contexte de l'Asie centrale, du Moyen-Orient et du monde des steppes à la fin du Chalcolithique et au début de l'âge du bronze. Grâce à cette analyse exhaustive, de nouvelles hypothèses peuvent être avancées sur les occupations mises au jour, étayées par de solides données quantitatives et de nombreuses photographies, dessins, plans et cartes. Il offre dans sa conclusion des interprétations originales sur la chronologie et sur la nature de ce site « proto-urbain ».

Quatre niveaux architecturaux ont été identifiés lors de la fouille, dans une architecture soigneusement construite contenant un assemblage de mobilier qui reflète parfaitement le caractère multiculturel de Sarazm où convergèrent des éléments venus de la steppe, de l'Iran, du Moyen-Orient, de l'Afghanistan, du Baloutchistan et de l'océan Indien. La séquence stratigraphique de la Fouille n°VII couvre la plupart des périodes d'occupation de Sarazm, définies en relation avec les autres chantiers du site. En tant que tels, les vestiges de ces excavations illustrent remarquablement en quoi consistait cette implantation, d'où l'on venait de très loin parfois, peut-être une sorte de comptoir ou colonie, et comment elle a évolué au fil du temps.

En outre, en tant que site important proche de ressources métalliques (cuivre, plomb, étain, or) et minérales attractives, abondantes et variées et avec des preuves de leur exploitation sur place (y compris dans la Fouille n°VII), Sarazm est également souvent mentionné dans les publications relatives à la métallurgie ancienne, à la production et à l'échange de minéraux ou d'objets en pierres semi-précieuses (lapis-lazuli et turquoise par exemple) de l'Asie Centrale jusqu'au Moyen-Orient. Ces deux aspects de Sarazm – Sarazm en tant que site multiculturel et Sarazm en tant que centre majeur de production artisanale – sont abordés de première main dans ce volume, à la lumière des découvertes de la Fouille n°VII et de leurs parallèles.

Le volume comprend sept chapitres. Le premier, une introduction, vise à placer Sarazm et la Fouille n°VII dans les contextes culturels archéologiques de l'Asie centrale, de la steppe eurasiennne entre le quatrième et le troisième millénaire avant notre ère. Benjamin Mutin y aborde la question de l'aspect « multiculturel » de ce site, sa chronologie, la répartition spatiale des vestiges matériels, ainsi que les raisons possibles de sa fondation, ses relations avec le reste de l'Asie centrale et de l'Orient ancien, et son importance particulière dans la compréhension des origines de la civilisation Oxus.

Le deuxième chapitre présente le cadre environnemental de Sarazm. Il compile des données relatives à la vallée de la rivière Zeravshan, à la topographie, à la géomorphologie de la région et à son climat. Les riches ressources minérales de la vallée et des montagnes environnantes sont présentées (or, étain, pierres fines), ainsi que des ressources situées jusqu'à environ quatre cents kilomètres de distance, au Kazakhstan, au Kirghizistan, en Ouzbékistan et en Afghanistan. La faune et la végétation, actuelles et passées, sont également cataloguées, à partir des assemblages archéobotaniques et zooarchéologiques de la Fouille n°VII, collectés par flottation et étudiés respectivement par George Willcox et Jean Desse.

Le chapitre 3 décrit les différents niveaux et les zones archéologiques exposés par Roland Besenval. Il débute par une brève description des questions posées par le travail sur les archives et de la stratégie adoptée pour obtenir une présentation cohérente des contextes archéologiques. Une courte section discute ensuite la fonction de ces niveaux d'occupation, elle est suivie d'un examen complet de toutes les données architecturales de la Fouille n°VII et de leurs parallèles tant à Sarazm même qu'au-delà du site.

Le chapitre 4 propose de nouvelles calibrations des dates au radiocarbone disponibles de la Fouille n°VII ainsi que des autres chantiers de Sarazm, effectuées à l'aide du programme OxCal 4.3. Les résultats en sont ensuite discutés.

Le chapitre 5 est consacré à l'assemblage céramique de la Fouille n°VII. Les différentes catégories des poteries sont présentées, avec des données quantitatives. Suivent des sections qui

examinent les fonctions des vases, leur répartition dans la séquence stratigraphique de la Fouille n°VII et leurs parallèles en Asie centrale et bien au-delà.

Le chapitre 6 décrit les « petits objets », qui incluent tous les autres types de vestiges matériels. Ils sont classés selon leurs matières premières de fabrication. Les compositions de certains d'entre eux ont été analysées par Fabien Cesbron au Laboratoire de Minéralogie-Cristallographie Pierre et Marie Curie (Paris VI). Lorsqu'ils sont disponibles, les résultats de ces analyses sont inclus dans ce chapitre avec les descriptions des objets. Les sections suivantes discutent la répartition stratigraphique et spatiale de ces trouvailles, vestiges des activités effectuées dans cet habitat, les sources potentielles d'approvisionnement en matières premières et les relations culturelles suggérées par ces objets qui s'étendent, nous l'avons dit, bien au-delà de la seule vallée du Zeravshan.

Une conclusion générale, au chapitre 7, clôt l'ouvrage. Il s'agit en somme d'une parfaite « monographie de site », très attendue au-delà de la seule publication du matériel de la Fouille n°VII. Compte tenu de certaines lacunes dans la documentation (un incendie accidentel étant survenu à la base archéologique de Pendjikent où étaient déposées une partie des archives), nous pouvons considérer cette publication comme un résultat très remarquable. Sa bibliographie est à jour, elle tient compte des monographies (notamment en russe) et des articles parus auparavant (ainsi : R. Besenval, « Découvertes récentes à Sarazm (R.S.S. du Tadjikistan) : attestation des relations au IIIe millénaire entre l'Asie centrale, l'Iran du Nord-Est et le Baluchistan », *CRAI* 131, N. 2. avril-juin, 1987, p. 441-56).

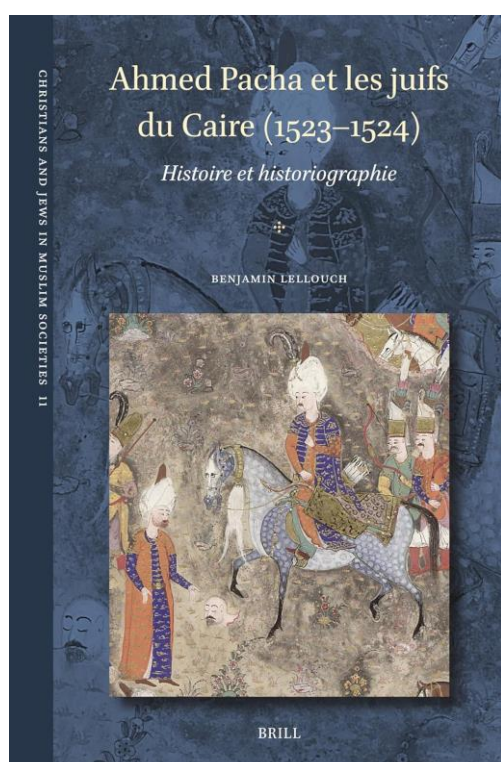
La combinaison d'études détaillées et de points de vue larges offre au lecteur, même non familier, la meilleure possibilité de compréhension du Chalcolithique de l'Asie centrale et au-delà. Tout dans cet ouvrage a été élaboré avec un grand souci de qualité de présentation graphique et de vérification de validité des données (comme les nouvelles calibrations des dates au 14C). Une mention spéciale doit être faite des études sur les poteries, qui fournissent pour la toute première fois, au-delà de la typologie et de la chronologie habituelles, une analyse chimique précise des pâtes. Par ailleurs, Benjamin Mutin n'a ni écarté ni négligé aucun aspect important de la culture matérielle de cette période, pas plus la métallurgie du cuivre et du plomb, que les élaboration ou les usages de la pierre (comme l'outillage et ses fonctions variées), qui sont des autant d'enjeux-clés de la compréhension des productions artisanales de cette période, des éléments de parure (y compris en lapis lazuli) aux pilons à broyer les minerais et aux lourdes et énigmatiques « haltères » de pierre.

Ce volume est donc particulièrement bienvenu, au premier chef pour les archéologues partenaires du Tadjikistan (qui ont préféré opter pour une publication en langue anglaise en vue d'une plus large diffusion) et d'Asie centrale, ainsi que pour la communauté scientifique française et internationale intéressée par le Chalcolithique de l'Asie centrale et ses liens matériels avec le monde steppique (culture d'Afanasevo), l'Iran (culture du Gorgan, de Hissar), le sud de l'Hindu Kush (Mundigak, « civilisation » de l'Helmand), le nord-ouest de l'Asie centrale (séquence Namazga du Turkménistan) et le monde du Baloutchistan et de l'Inde du NO jusqu'à l'océan Indien. Sarazm est un site unique, aucun équivalent n'en est connu, hormis des parallèles partiels et lointains, comme avec le Turkménistan (sites des périodes Namazga II-III) et en Afghanistan (site de Mundigak II à IV).



Il s'agit donc d'une contribution majeure et qui fera date, sur un site de premier plan, où la coopération se poursuit (sous la direction de Frédérique Brunet), pour la connaissance des habitats, des productions « pyrotechnologiques et des réseaux d'échanges chalcolithiques.

Hommage de M. Nicolas VATIN



M. Benjamin Lellouch, *Ahmed Pacha et les juifs du Caire (1523-1524). Histoire et historiographie* (Leyde-Boston, Brill, *Christians and Jews in Muslim Societies*, 11, 2024)

« Les intérêts scientifiques de Benjamin Lellouch sont divers, mais très cohérents. Il est un spécialiste d'histoire ottomane, notamment de l'arrivée des Ottomans en Égypte en 1517 et des débuts de leur présence dans ce pays ; il s'intéresse à l'histoire des juifs, tout spécialement des juifs ottomans ; il travaille de ce fait sur une riche documentation en différentes langues (turc ottoman, arabe, hébreu, italien) qui est pour lui, autant qu'une source pour ses travaux, un objet de recherches historiographiques. On retrouve tout cela dans le livre remarquable qu'il vient de faire paraître, consacré à un sujet à première vue mineur : la rébellion en 1523-1524 du gouverneur d'Égypte Ahmed Paşa contre le sultan ottoman Soliman-le-Magnifique et les violences que les juifs du Caire eurent à souffrir en cette circonstance.

Si l'on trouve des renseignements dans des ouvrages égyptiens en arabe, mais aussi en turc (Diyârbekrî), la discrétion des sources ottomanes stambouliotes sur cette affaire pourrait faire croire qu'elle n'était pas d'une importance justifiant qu'on en préservât la mémoire historique. En réalité, B. Lellouch démontre qu'il s'agit plutôt d'une *damnatio memoriae* de celui qui encore aujourd'hui est connu comme Ahmed Paşa « le traître » (*hâ'in*), lequel avait cru profiter d'une conjonction des astres –alors que le seul « maître des conjonctions » (*şâhib-ķırân*) était Soliman-le-Magnifique– pour se venger d'un jeune sultan qui avait affaibli sa faction familiale et nommé un autre que lui au grand vizirat. Par ce soulèvement contre son maître en pressurant la riche province d'Égypte, Ahmed Paşa amena la Porte à reconsidérer la gestion qu'il convenait d'adopter pour ce nouveau fleuron de l'Empire : quand le calme fut revenu, le grand vizir İbrâhîm Paşa se rendit sur place en personne pour tout remettre à plat. La révolte d'Ahmed Paşa ne fut donc pas un soubresaut anecdotique de l'histoire ottomane.

Les événements de 1523-1524 au Caire constituent également un moment important de l'histoire juive. Ils furent en effet l'occasion d'instituer un *Pourim* additionnel commémorant les épreuves subies alors par les juifs, suivies de leur délivrance par la protection divine. Cette fête reprenait le modèle de celle qui célébrait les épreuves et la délivrance des juifs racontées dans le Livre d'Esther, dont on retrouve les motifs et parfois la trame dans la littérature hébraïque étudiée par B. Lellouch. Or, sans qu'il puisse l'affirmer avec une parfaite certitude, celui-ci dispose de plus d'un argument pour conclure à la suite d'E. Horowitz que le *Pourim* du Caire –qui y fut célébré jusqu'en 1956– fut le premier *Pourim* additionnel de l'histoire des juifs, institué à une date inconnue mais peu postérieure aux événements, puis imité en Crète ou à Alger, avant que ne se multiplient les *Pourim* additionnels, pour certains controuvés. C'est la raison pour laquelle c'est dans la littérature juive que, longtemps, fut préservé le souvenir des épreuves imposées aux juifs cairotes en 1523-1524.

L'ouvrage comporte trois parties. La première (« La communauté d'Avraham Castro à l'heure d'Ahmed Pacha », p. 17-54) rétablit l'exactitude des faits et brosse un tableau de la société juive du Caire à l'époque concernée. Après une présentation des sources, un tableau des débuts de l'occupation ottomane des royaumes mamlouks (1516-1523) et un décryptage de la nomination d'Ahmed Paşa au Caire, B. Lellouch fait le point sur l'action de celui-ci : affaiblissement des contingents ottomans ; extorsion de grande ampleur, par la violence, des sommes dont il avait besoin ; après une tentative d'élimination par le gouvernement ottoman, exécution de soldats ottomans et siège et prise de la citadelle où s'étaient retranchées des troupes ottomanes (ainsi que des juifs) suivie de la mise à sac du quartier juif et de nouvelles extorsions de fonds qui l'amènèrent à faire exécuter son client al-Maqrabânî à qui il avait confié des responsabilités financières. Désormais isolé, attaqué par un officier ottoman, contraint de fuir le Caire, il fut finalement tué et sa tête fut ramenée dans la ville. B. Lellouch fournit ensuite un tableau de la société juive du Caire. On retiendra l'importance du rôle d'un « chef des juifs » (*nagid*) et le fait que c'est de tradition un juif qui se trouve à la tête de la Monnaie, monopole d'État qui met à la disposition de son titulaire l'atelier monétaire et les métaux précieux, à charge pour lui de battre la monnaie en fonction des ordres qu'il reçoit. C'est évidemment une occasion de s'enrichir, mais la place est exposée, si par exemple –et tel sera le cas– le titulaire est contraint de produire des monnaies de mauvais aloi. À la tête des juifs du Caire se trouvait alors un des protagonistes du drame, Avraham Castro qui, arrêté et torturé, soumis à de fortes demandes d'argent, préféra se mettre à l'abri physiquement, mais aussi politiquement, et s'enfuit à Istanbul où il fut reçu par le sultan.

La deuxième partie (p. 55-107), passionnante, est une étude des sources juives et de la « construction d'un événement de l'histoire juive », par le développement d'une littérature baignant dans l'atmosphère du livre d'Esther, même si tous les auteurs n'en reprirent pas entièrement la trame. B. Lellouch revient d'abord sur le *Hasdei ha-Shem* d'Eliyahu Capsali, ouvrage d'un érudit juif de Crète vénitienne, largement fondé sur une information vénitienne, distinct des autres textes étudiés et d'ailleurs longtemps pratiquement ignoré. Il se révèle pourtant une source factuelle de qualité. L'analyse est ensuite consacrée à la *Megillah* du Caire, chronique liturgique coulée dans le moule du Livre d'Esther, qui décrit les épreuves des juifs pendant la révolte d'Ahmed Paşa et la délivrance finale. On en a deux versions, fort différentes l'une de l'autre, qui ne sont pas antérieures au xvii<sup>e</sup> siècle et n'ont d'ailleurs cessé d'être réécrites au cours du temps. Elles firent toutes deux l'objet de récitations liturgiques. On dispose aussi d'un résumé de la *Megillah*, plus proche des événements, qui fut inséré par Yosef ibn Verga dans le *Shevet Yehudah*, chronique rédigée par son père Shlomoh, qu'il publia à Edirne



en 1553, ce qui lui assura une grande diffusion. Au cours du temps, les récits se développèrent indépendamment les uns des autres, usant d'une multiplicité de sources. Ainsi Samkari, dont le manuscrit fut achevé au Caire en 1673, se fonde notamment sur une source non juive (la chronique d'Ibn Zunbul) et ne semble guère avoir cru en la valeur historique de la *Megillah*. La figure de Castro en particulier oppose les auteurs : certains l'ignorent, d'autres voient en lui un fidèle sujet ottoman exalté à la fin du récit, sur le modèle du Mardochee du livre d'Esther, ou au contraire lui reprochent à demi-mot d'être la cause du malheur de ses coreligionnaires. Il se trouve que c'est la version abrégée de la *Megillah* due à Yosef ibn Verga qui se dissémina, profitant du succès du *Shevet Yehudah* rédigé en une langue simple et fréquemment réédité et traduit (en espagnol, en yiddish) du xvii<sup>e</sup> au xix<sup>e</sup> siècle. Mais l'œuvre était reçue comme un livre édifiant qui montrait la providence protégeant toujours Israël. Encore n'y trouvait-on que quelques pages faisant d'Ahmed Paşa un tortionnaire des juifs parmi d'autres. La seconde moitié du xix<sup>e</sup> siècle vit un tournant historiographique majeur : tandis que les juifs du Caire continuaient par leur *Pourim* à célébrer la délivrance de leurs ancêtres, cette affaire n'avait connu qu'une divulgation modeste jusqu'à ce que se développât une histoire savante des juifs, contemporaine du mouvement d'émancipation et de modernisation des juifs d'Europe au xix<sup>e</sup> siècle, historiographie enrichie par les intérêts propres des caraïtes de l'Empire russe et le développement d'un intérêt folklorique pour les *Pourim* conçus comme des éléments d'un patrimoine culturel. Par un effet de boomerang, l'histoire revint alors au Levant, pour nourrir le thème politique des rapports privilégiés entre juifs et Ottomans, dans une vision où Avraham Castro devenait un anachronique symbole de patriotisme juif ottoman. Il fallut attendre les travaux de S. W. Baron (1895-1989) pour dépasser cette interprétation tendancieuse des événements du Caire.

À la lumière de cette « construction » progressive de l'événement, la troisième partie tente de comprendre la signification et les conséquences de la crise de 1524 (« L'attaque des juifs : redoutée, proclamée, réalisée », p. 108-150). Elle retrace les antécédents récents, décrypte les relations entre les juifs et le pouvoir mamlouk puis celui d'Ahmed Paşa, revient enfin sur un personnage clef de l'histoire, Avraham Castro, chef de la communauté juive et affermataire de la Monnaie du Caire, qui chercha refuge auprès du sultan à Istanbul dont il revint plus puissant, mais dont la fuite, antérieure à la mise à sac du quartier juif, avait peut-être mis en danger ses coreligionnaires. Il apparaît que l'hostilité aux juifs, si elle put exister, n'est pas la bonne clef pour comprendre les événements. Ce qui ressort de l'étude est l'importance des questions d'argent et tout particulièrement celle de la politique monétaire et de son incidence sur la solde des troupes (alors que les juifs tenaient à la Monnaie ne place de premier plan) ; l'omniprésence d'une violence qui ne visait pas que les juifs, inscrite à la fois dans une temporalité longue de l'insécurité provoquée par la soldatesque et les civils armés et dans le temps court des violences d'Ahmed Paşa contre les élites cairotes ; enfin la rivalité entre mamlouks et arabes indigènes, d'une part, troupes ottomanes et corps étrangers d'autre part : juifs, immigrés maghrébins, Roums venus d'Anatolie, Italiens, qui constituaient des communautés aisément ciblées, ouvertes sur le commerce méditerranéen, ayant accès à l'argent par la grâce du pouvoir et accusées de sympathies pour les Ottomans. D'après une des versions de la *Megillah*, lors de la fuite du tyran Ahmed Paşa, les Maghrébins en armes montèrent la garde de la ville du Caire.

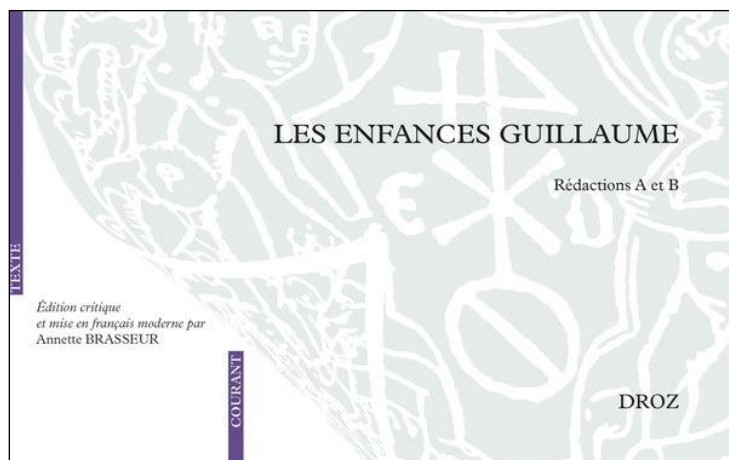
« Mais pour les juifs, commente B. Lellouch (p. 150), il n'était dans leur rôle ni d'assurer la garde du pays, ni de prendre part à l'investissement très inhabituel de la Citadelle par les civils. Leur réaction politique fut celle qu'ils pouvaient avoir. Ils instaurèrent, à une date que l'on

ignore, une fête de Pourim additionnel afin de rappeler que Dieu était resté fidèle à son alliance. »

Sans reprendre à son compte le mythe des relations privilégiées entre juifs et Ottomans, B. Lellouch revient donc en conclusion (p. 160) sur le contexte politique de l'institution du *Pourim* additionnel du Caire : durant les débuts chaotiques de la présence ottomane en Égypte, il s'était trouvé en Égypte un mauvais ministre (sur le modèle du Haman du Livre d'Esther) alors qu'un nouvel Assuérus régnait à Istanbul. Ainsi, « en récitant la Megillah les juifs se plaçaient avantageusement à l'ombre d'une dynastie qui avait sous son autorité le pays d'Israël et une grande partie de l'univers. » « La récitation de la Megillah du Caire valait à ses origines proclamation de loyauté au pouvoir ottoman, avant que la mémoire des événements ne s'éloignât peu à peu. »

Le livre s'achève par un glossaire, une bibliographie et un index (p. 253-283), des « tableaux comparatifs de l'information donnée dans les principales chroniques hébraïques » (p. 163-171), mais surtout par la traduction commentée de ces chroniques (p. 172-252), ce qui constitue un outil précieux, fruit d'un travail considérable et difficile, dont il convient de remercier B. Lellouch. »

Hommage de M<sup>me</sup> Geneviève Hasenohr, correspondant français de l'Académie.



*Les Enfances Guillaume.* Rédactions A et B. Édition critique et mise en français moderne par Annette Brasseur (Genève, Droz, *Texte courant*, 17, 2023).

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie l'ouvrage intitulé «*Les Enfances Guillaume.* Rédactions A et B. Édition critique et mise en français moderne par

Annette Brasseur », Genève, Droz, 2023, CCXLIX-734 p. [*Texte courant*, 17]

Madame Brasseur est une ancienne élève de Claude Régner. Il me plaît de rappeler ici avec elle le souvenir de ce maître trop oublié, auquel nombre de collègues et d'étudiants lillois et parisiens des années 1960-1980 doivent tant. C'est sous sa houlette exigeante et chaleureuse qu'elle a découvert l'ancien français, qu'elle enseigna ensuite, comme lui, pendant des décennies, et l'univers des chansons de geste, qui demeurera son domaine de prédilection, après un premier mémoire universitaire (DES) consacré précisément à l'édition critique d'une partie des *Enfances Guillaume*. L'imposant volume qu'elle vient de publier est donc le fruit d'une enseignante chevronnée tout autant que d'une chercheuse aguerrie. Double compétence qui se lit en filigrane d'un bout à l'autre de son travail, à commencer par le recours éditorial à une collection qui, tout en « propos[ant] des éditions d'excellence » - c'est essentiel -, se donne pour objectif de faire « retrouver le plaisir de lire et de comprendre les textes anciens grâce à une traduction précise et vivante, des notes riches et des commentaires éclairés » (argumentaire de l'éditeur Droz). Comment mieux dire ce dont les études romanes ont un besoin pressant de nos jours et ce que Mme Brasseur a si bien réussi ?

Loin d'être, comme on pourrait le croire, le plus ancien morceau du cycle épique de Guillaume, les *Enfances Guillaume* sont le dernier à avoir vu le jour. Elles ont été imaginées après coup, dans la seconde moitié du XIII<sup>e</sup> siècle, voire au début du XIV<sup>e</sup>, bien après les récits fondateurs, *Prise d'Orange*, *Charroi de Nîmes*, *Couronnement de Louis*, qu'elles font mine d'anticiper, au moment de l'élargissement du cycle, pour donner une consistance biographique aux héros de la geste des Narbonnais, et en particulier à Guillaume. Elles racontent les faits d'armes du jeune *bachelor* (avant son adoubement, terme de l'enfance) et la naissance de son roman d'« amour de loin » avec la belle princesse sarrazine Orable, qui deviendra plus tard sa femme en chrétienté sous le nom de Guibourc. Dès le début du récit une trame romanesque se mêle ainsi à la trame guerrière traditionnelle. Toutefois, si les emprunts à la littérature courtoise sont légion (thèmes, topoi, lexique), enrichis parfois de nuances personnelles, les techniques formelles caractéristiques du genre épique des premières générations, elles, sont scrupuleusement respectées (décasyllabes, laisses irrégulières assonancées, enchaînements et reprises, tours syntactiques, expressions formulaires, binômes synonymiques, hyperboles ...). Ce décalage accusé, bien mis en valeur, entre autres choses, par Mme Brasseur dans une

intéressante introduction littéraire, confère au texte une originalité et un attrait particuliers - au moins pour un lecteur moderne.

Trois rédactions des *Enfances* ont été conservées ; une seule, la troisième CD, était éditée à ce jour (Patrice Henry, SATF, 1935). L'édition synoptique des rédactions A (3329 v) et B (3716 v) proposée par Mme Brasseur, qui prend aussi en compte C quand nécessaire pour l'établissement du texte, et systématiquement dans les précieuses annexes techniques (laisses, versification, assonances...), complète le triptyque. Les chercheurs comme les lecteurs moins familiers de l'ancienne langue ont donc accès dorénavant, dans des éditions de qualité, à l'intégralité des rédactions connues à ce jour.

Passer en revue les développements préliminaires à l'édition (tradition manuscrite, étude de la langue, contexte historique et légendaire, datation, métrique, étude littéraire...), les principes éditoriaux, les tableaux et concordances annexes de ce très gros travail, ou encore la pièce maîtresse qu'est la mise en français moderne, n'aurait pas de sens : tout ce que l'on espère trouver dans ce type de publication y est (et au-delà), et tout est de bonne venue, remarquablement soigné aussi dans la présentation matérielle. Il sera plus pertinent, à mon sens, d'insister sur la caractéristique évoquée de prime abord : *Les Enfances Guillaume* passées par les mains de Mme Brasseur sont capables de parler à tous les lecteurs, à l'amateur comme au spécialiste. Certes, tous ne seront pas intéressés, ou également intéressés, par les analyses érudites. Ainsi, les très longs chapitres consacrés à la description des graphies et de la langue auraient gagné à se concentrer sur les formes et les phénomènes assez significatifs pour contribuer à la localisation, la datation, l'interprétation du texte et de ses copies, plutôt que de viser l'exhaustivité au risque de laisser le lecteur, même expérimenté, se noyer dans un flot de données banales, et pour la grande majorité sans utilité directe. Le temps est largement révolu où l'absence de manuels rendait indispensable ce genre de récapitulatif de grammaire historique, et particulièrement de phonétique historique, en préalable à chaque édition. Un relevé sélectif aurait été plus économique et, à mon sens, plus pertinent. En revanche tous les lecteurs, quand ils se confronteront au texte médiéval et/ ou à sa version moderne, trouveront dans les commentaires de Mme Brasseur des éléments susceptibles de guider et étayer, pour les uns, d'approfondir et enrichir, pour les autres, leur lecture. Le glossaire, bien présenté, fiable, étoffé, est un vrai glossaire (sens du lème en contexte ; morphologie ; syntaxe verbale ; binômes « synonymiques », renvois), qui ne devrait laisser personne dans l'embarras. Les notes, très fournies et toujours attentives aux faits de langue et de vocabulaire, font une large place aux questions de civilisation matérielle ainsi qu'aux phénomènes culturels et religieux. Les références bibliographiques y sont sûres et abondantes. Grâce à l'utile « index thématique des notes explicatives » dressé en fin de volume, chacun pourra y pêcher à sa guise.

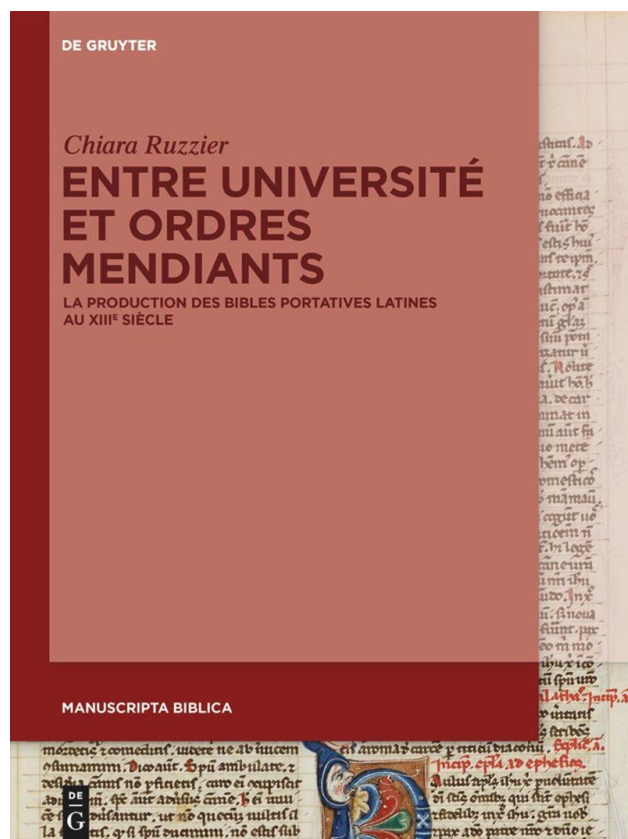
Quelques notes de lecture : p. CI, renvoi au v. A 1922, lire *Si alerent* - CCXIX : la *Nota Emilianense* « rédigée en langue d'oc archaïque » en fera sursauter plus d'un - A 11, 20 *durent* + inf, non pas « devaient », mais « auraient dû » - A12 *lessierent* « ont perdu », plutôt « négligèrent, laissèrent se perdre » - B15 *metre a raençon* : préférer le glossaire au rendu en FM - B 22 *cont'on* : « conter » ou plutôt « compter » ? - B 50 *put lin* : préférer le gl. au FM - B 248, A 1027, B 1202 emploi extensif de la locution relative *la ou* avec la valeur de *qui* ? - B 262 et passim : préférer une coupe morphologique *vai-ss'ent* à *vaissent* ? - A 482, et passim : difficile de se représenter le *perchant*, étant donné la description et l'usage qui en sont faits (un *pel agu*, *aguisié*, qu'on lance et qui transperce l'adversaire A 516), sous la forme d'une simple « perche » - A 770 Le texte ne signifie pas que Guillaume épousa Orable « en lui gardant la

fidélité que Dieu recommande d'avoir pour ses amis », mais qu'il l'épousa « en légitime mariage, à la manière que Dieu commande à ses amis d'observer », c'est à dire en suivant le rituel et les préceptes du mariage chrétien, quand auparavant Thiébaud l'avait épousée *a la loi de la (sa) terre* A 1584 - A 813 Où est la difficulté ? B 921-22 est explicite : Aymeri et ses troupes ne pensent qu'à une chose, se sauver tant qu'il en est encore temps ; mettre le butin à l'abri est le cadet de leurs soucis. Guillaume les rappelle à l'ordre : « Vous n'allez pas déguerpir comme cela ! » - A 917 La locution « bouche bée » est loin d'avoir en FM la même connotation que, s'agissant d'un homme, le médiéval *gueule baee* (*iriez comme sangler*) – A 944 *si* « ici » ou « ainsi » ? - A 1033 Pourquoi corriger ? - A 1080 et note B 1233 : la remarque est judicieuse ; mais l'entrée *a(a/e)smes* manque au gl. - A 1084 Plutôt « relâchez G. » - B 1151 et note : les lexicographes ont été bien inspirés de ne pas enregistrer un verbe *soi defracier* qui n'a jamais existé. *Se defrace* est le résultat d'une banale mélecture de *se de(s)fraie* (*s'esfraie* A) – B 1192 FM : lire « si on vous donnait » - A 1147 : je ne comprends pas *sa* (B 1328 *la*) ; si qqn a une raison de se venger, c'est Guillaume (*ma, la*), non pas le Sarrazin (*sa*) – A 1218, 2005, 2027, 2768, ... : la périphrase verbale *je vorrai* (fut.) + inf n'est qu'une manière parmi d'autres d'exprimer le futur, dans laquelle *voloir* joue uniquement le rôle d'auxiliaire - A 1981 *que feras* est la bonne leçon. Thiébaud demande à Mahomet d'intervenir promptement pour lui éviter un avenir qu'il connaît déjà, et non pour le lui décrire – A 2341 gl. *aaste* : comment arrive-t-on à ce sens ? - A 2404 *donzel* : cet occitanisme est largement attesté dans les textes de l'Ouest /Sud-Ouest et du Sud-Est d'oïl – A 2436 *chasez* : une note aurait peut-être été utile, d'autant que le sens ici est plutôt celui de « riches vassaux » - A 2534 et note : on pense effectivement aux solerets métalliques à la poulaine des armures du XIV<sup>e</sup> siècle, dont la pointe est recourbée vers le bas – A 2567 (*a*)*fermer la quintaine* : non pas « se mesurer à la q. », mais « dresser la q. » (précisément « ancrer solidement dans le sol le poteau de la q. ») - 2595 corr. *est en et* – A 3144 *cortoisement* « aimablement » surprend dans le contexte ; *isnelement*, v. 3169 est plus approprié. Comprendre « dans les termes qui conviennent » ? »

**Erratum** de la compilation d'hommage du 26 janvier 2024

Dans le 5<sup>e</sup> paragraphe lire *quantitatif* et non *qualitatif*

Hommage de M<sup>me</sup> Nicole bériou



**Chiara Ruzzier, *Entre Université et ordres mendiants. La production des bibles portatives latines au XIII<sup>e</sup> siècle* (Berlin, de Gruyter, *Manuscripta Biblica* 8, 2022)**

« J'ai l'honneur de déposer sur le bureau de l'Académie, de la part de son auteur, le livre de Chiara Ruzzier, *Entre université et ordres mendiants. La production des bibles portatives latines au XIII<sup>e</sup> siècle*, préface d'Ezio Ornato, Walter de Gruyter GmbH, Berlin – Boston, 2022 (*Manuscripta Biblica*, 8), 338 p., 5 annexes, 166 tableaux statistiques, 14 graphiques, 22 planches en couleur.

Les livres manuscrits de petite dimension sont attestés de tout temps au Moyen Âge – par exemple les livrets contenant une seule vie de saint, ou les

copies miniaturisées des Évangiles à l'usage des moines irlandais itinérants. Toutefois, leur multiplication est caractéristique du xiii<sup>e</sup> siècle dans la chrétienté latine, alors que s'affirme la production de masse de manuscrits contenant le texte intégral de la Bible (« pandectes ») dans des formats dont les plus petits avoisinent celui des futurs volumes in-16<sup>o</sup> des imprimeurs : un exploit dû au professionnalisme du milieu artisanal qui les a confectionnés en maîtrisant les contraintes simultanées de maniabilité, de lisibilité et de solidité.

1732 exemplaires de la production des bibles portatives, dont la liste figure en fin de volume (annexe 1), ont été recensés par Ch. Ruzzier pour lui fournir la base documentaire de l'ouvrage, qui expose les résultats d'un immense travail de recherche d'abord présenté en thèse de doctorat. Ce nombre imposant et l'homogénéité de la production légitiment la démarche de l'auteur. Elle a choisi de soumettre les bibles d'un format transportable à un examen systématique, particulièrement approfondi dans les 357 exemplaires qu'elle a tenus en mains (liste descriptive dans l'annexe 2), et pour le reste, fondé sur l'apport inégal des descriptions fournies par les catalogues. Son analyse est élaborée selon les méthodes de la codicologie qualitative qui s'illustre depuis une quarantaine d'années en tant que science auxiliaire précieuse dans l'analyse d'ensembles organiques de livres médiévaux, comme le rappelle dans sa préface Ezio Ornato, initiateur de ces méthodes avec Carla Bozzolo. L'objectif est de vérifier et de préciser, par la mesure réfléchie des données descriptives, ce que d'autres avant elle avaient commencé à observer (Christopher de Hamel, Robert Branner, Laura Light et Eyal



Poleg notamment), et de mieux identifier, chemin faisant, les constantes et les variations d'une production écrite qui doit ses performances à l'extrême habileté des artisans du livre à l'époque considérée.

Le contexte est celui d'une activité intense de l'étude de la Bible dans les écoles, qui prolonge et amplifie le travail exégétique du XII<sup>e</sup> siècle dans le nouveau cadre universitaire parisien, et tout autant celui de l'essor de l'activité des frères mendiants, qui fondent leur engagement pastoral sur une étude diligente de la Bible. Du fait de leur choix d'un mode de vie itinérant, ils ont besoin de disposer de bibles de petit format, très vite considérées par eux comme un outil personnel que chacun pouvait garder sa vie durant, à son usage propre. Si les Évangiles ont été revendiqués par saint François et saint Dominique comme la source de la spiritualité qui les animait, la prédication au peuple, rapidement devenue la tâche fondamentale des frères, prenait appui sur toute la Bible, base de l'exégèse scolaire, et indispensable support de la connaissance du message religieux qu'il leur fallait pouvoir consulter à loisir.

Le premier chapitre rappelle « les avatars de la Bible latine jusqu'au XIII<sup>e</sup> siècle », afin de rendre plus perceptible le renouvellement qui s'amorce au tournant de ce siècle, en lien avec le travail d'exégèse mené dans les écoles urbaines. L'attention au sens littéral des textes oriente les préférences vers un ordre des livres de l'Ancien Testament par blocs successifs (historiques, doctrinaux, prophétiques) ; la nouvelle division des livres en chapitres (capitulation) profite de l'autorité d'Étienne Langton pour s'imposer ; on exploite volontiers le sens des mots hébreux selon la liste constituée par saint Jérôme et depuis lors enrichie. Suivent en deux chapitres la présentation du corpus documentaire en général (ch. 2), dont sont exclus les inventaires de bibliothèques et les documents d'archives, trop laconiques pour répondre aux exigences de la codicologie quantitative, puis un focus sur les manuscrits conservés (ch. 3). Le constat qui en ressort est que faute d'indications de dates précises et/ou de lieux de production, hélas très rares, il faut multiplier les observations sur toutes les caractéristiques matérielles et textuelles des bibles portatives pour approcher au mieux ces données, au moins par périodes et par pays, en distinguant pour la France le cas particulier de Paris, qui cumule la densité du réseau des écoles où se pratique l'exégèse de la Bible, le grand nombre de clients potentiels et l'atout d'ateliers de fabrication du livre actifs et performants, en lien avec l'activité commerciale des stationnaires. On en retient l'indigence des informations sur l'Espagne, qui a sans doute peu produit en ce domaine, et la singularité de l'Italie où les bibles portatives sont produites plus tardivement et sous une forme un peu moins miniaturisée qu'en France (graphique p. 44), tandis que l'Angleterre occupe dans ce panorama une position médiane. Puis l'examen affiné des contenus textuels (livres bibliques et autres textes ajoutés) au chapitre 4 permet de discerner les critères les plus parlants d'un point de vue statistique : la prépondérance de l'ordre des livres bibliques facilitant l'étude littérale, de Paris jusqu'en Italie du nord ; le recours quasi systématique à la capitulation des livres, la nouvelle capitulation s'ajoutant en marge ou se substituant à l'ancienne ; l'omniprésence d'un glossaire des noms hébreux. Le sort singulier du livre des Psaumes est mis en évidence, qu'il soit absent des pandectes parce qu'il reste dans les esprits un livre à part, ou qu'il y soit le seul élément copié sans titres courants, sans qu'on en discerne la raison. D'autres critères qui auraient pu révéler des ensembles cohérents tombent, comme les textes des prologues introduisant les livres bibliques : leur variété d'un manuscrit à l'autre interdit toute tentative de mesure significative de cette donnée dans l'ensemble du corpus.

Les aspects matériels appellent ensuite une analyse minutieuse et systématique dont il est impossible de rendre compte en détail, tant les résultats en apparaissent complexes et nuancés dans les quatre chapitres qui leur sont consacrés. L'auteur y examine successivement : au chapitre 5, les supports (avec une réserve bienvenue sur l'idée d'un usage massif des peaux de veaux mort-nés) et la structure matérielle (les cahiers et leurs marques de succession permettant de les ordonner, les techniques de réglure) ; au chapitre 6, la mise en page, assez peu différenciée d'un pays à l'autre en matière de schémas de réglure, exception faite de l'Angleterre, tandis que pour le remplissage de la page, les solutions expérimentées en France, spécialement à Paris, assurent une belle lisibilité grâce à des compositions aérées, en profitant de la finesse des feuilles, obtenues par un traitement expert du parchemin, pour accroître le nombre des feuillets, donc des pages d'écriture, sans qu'il en résulte une épaisseur excessive du volume. Quelques considérations sur l'écriture, plutôt homogène, et sur les copistes, parmi lesquels une femme est identifiable (chapitre 7) et une analyse plus fouillée des types de décor et de leur usage très nettement fonctionnel (chapitre 8) complètent la pesée attentive des éléments matériels. L'expérience acquise par Ch. Ruzzier à partir de l'observation directe des manuscrits dont la production est localisée avec certitude dans tel ou tel pays l'a aussi encouragée à mettre en évidence dans le chapitre 9 les indices pouvant être utiles à d'autres chercheurs pour tenter de localiser les bibles dépourvues de décoration peinte. Enfin, la question de l'usage des bibles portatives fait l'objet du dernier chapitre. Ces manuscrits sont-ils des objets de luxe ou des outils de travail ? Qui en ont été les commanditaires et les possesseurs ? Ici comme ailleurs, les conclusions sont prudentes, faute de traces directes en nombre suffisant. Du moins la demande des frères mendiants est-elle indéniable, tandis que celle des maîtres et des étudiants, faute d'avoir laissé des traces patentes, est retenue comme plausible en combinant plusieurs indices indirects : la place de la Bible dans les études et le coût dissuasif des grandes bibles glosées ; la forte implication des stationnaires parisiens, dont la clientèle est en bonne partie universitaire, dans la production des bibles portatives à l'aide du système de la *pecia* ; les legs de certains maîtres à Paris et Oxford ; les emprunts en bibliothèque de ces petites bibles, attestés par le registre de prêt du collège de Sorbonne au XV<sup>e</sup> siècle. Un autre trait remarquable est la forte circulation des bibles portatives produites en France – et dans une moindre mesure, de celles produites en Italie –, dans tous les pays européens non producteurs, sans que cette diffusion résulte d'une stratégie commerciale particulière comme ce sera le cas de certains incunables.

C'est donc bien entre université et ordres mendiants qu'il convient de situer, comme le propose le titre, la production des bibles portatives latines au XIII<sup>e</sup> siècle, d'une ampleur sans précédent (ces livres portatifs représenteraient 60% de toute la production des pandectes conservés) mais dans un laps de temps étonnamment court, entre l'essor décisif des années 1230-1240 et le net déclin quelques décennies plus tard. Outre cet affinement des données chronologiques, Ch. Ruzzier met en question l'équation trop simpliste : « Bible de Paris = bible portative = bible d'origine parisienne » en constatant qu'au moins 45% des bibles portatives ont été réalisées hors de France, ce qui la conduit à prendre en compte la diversité des lieux de production. Sa méthodologie fondée sur l'approche quantitative des données, recourt à l'appui de très nombreux tableaux statistiques et graphiques commentés, ce qui aide à discerner et analyser le professionnalisme des artisans. Confrontés au défi de la miniaturisation d'un livre fait pour un usage personnel assidu, ils ont créé avec une réelle ingéniosité ces bibles de très petites dimensions (l'un des plus anciens exemplaires datés, le manuscrit Dôle BM 15 réalisé

en 1234, est de 162x108 mm), dont l'imprimerie commencera à produire à son tour l'équivalent par la taille dans les années 1520 seulement.

La manière dont Ch. Ruzzier restitue la dynamique de cette production manuscrite dans son bel ouvrage, enrichi d'un ensemble suggestif de planches qui reproduisent vingt-deux feuillets de divers manuscrits à leur taille réelle approximative, est exemplaire. Sur cette assise, on se prend à rêver des prolongements qu'elle-même envisage au terme de son étude, à la fois sur la production, au xiii<sup>e</sup> siècle, de bibles de dimensions supérieures et sur la production, mal connue, des manuscrits de la Bible dans les deux siècles suivants, sur parchemin et aussi désormais, plus modestement, sur papier. »